



Texte du podcast n°13 - saison 2

Une femme libre ?

Aujourd'hui, j'ai envie de partager avec vous une réflexion qui m'a été suscitée par la question d'une adhérente du Club de Simone, lors du Book club de vendredi dernier. La question portait sur la difficulté pour une femme cherchant à s'émanciper, de savoir si ses gestes quotidiens et féminins sont compatibles ou non avec une libération des normes sexistes.

La question sous-jacente est de savoir ce que serait et ferait une femme vraiment libre dans les situations ordinaires qui me posent difficulté. Puisque le projet féministe est de comprendre et de transformer la situation d'oppression que subissent les femmes dans les sociétés patriarcales, on a vite fait d'espérer pouvoir se fonder sur un guide ou un portrait robot de la femme libre. Soit parce qu'on voudrait pouvoir s'appuyer sur ce modèle pour s'orienter dans l'existence, soit parce qu'on voudrait s'en servir pour pointer du doigt les lacunes concrètes des femmes qui se prétendent émancipées.

Or, j'aimerais vous dire pourquoi il me semble important d'accepter qu'il n'y a pas de définition absolue de la liberté, et encore moins de la femme libre. Pourquoi est-ce impossible ? Pourquoi même cette question sert-elle le plus souvent à restreindre le champ de pensée et d'action des femmes et à disqualifier voire manipuler leurs choix ? En d'autres termes, pourquoi faut-il envisager l'émancipation sans s'assujettir à un idéal particulier et restrictif de la liberté ? C'est ce que nous allons aborder dans ce treizième épisode de la saison 2 de ce podcast.

Pour tout vous dire, j'ai passé plusieurs années de ma vie à travailler l'histoire de l'idée de liberté, à en retracer une généalogie, c'est-à-dire à retracer la façon dont elle a été pensée par les philosophes



considérés comme majeurs dans notre tradition. C'était l'objet de ma thèse. Plus précisément, je cherchais à comprendre le lien entre le sentiment de liberté que nous pouvons éprouver dans tel ou tel contexte et les définitions de la liberté qu'on trouve chez les philosophes.

Pendant que je menais cette recherche théorique, je découvrais autour de moi les multiples discriminations auxquelles se confrontent les femmes parce qu'elles sont des femmes. La mise à l'écart des postes convoités, qui sont très majoritairement octroyés aux hommes (sauf lorsqu'un concours garantit l'anonymat des candidatures). Les pressions violentes et la solitude qu'on impose aux mères, qui s'accroissent lorsqu'elles ne bénéficient pas d'un environnement social favorable. La distribution épuisante et invisible des rôles dans les couples hétérosexuels traditionnels. La perte progressive de parole et d'initiative des femmes à mesure qu'elles sont prises en étau par le modèle patriarcal. Et bien sûr, l'inégalité économique qui se renforce à travers tout ceci.

Bref, je décortiquais mes expériences personnelles de liberté et de non-liberté. Je décortiquais les textes des grands philosophes sur la liberté. Et même si rien dans ces textes ne me permettra de comprendre la domination patriarcale - puisque ces textes y participent - , il y a quelque chose que je déconstruisais dans cette thèse et qui m'est utile aujourd'hui pour affronter la fameuse question de la femme libre. Cette idée est la suivante : lorsqu'une certaine représentation idéale de la liberté est promue par une culture donnée (qui en fait donc son idéal), elle se trouve réappropriée par le système dominant pour justifier une foule d'injonctions. Si vous voulez être libre, alors vous devez faire-ci ou ça, être comme-ci ou comme ça, avoir ceci ou cela, etc. On l'observe ainsi dans de nombreuses manipulations rhétoriques, qu'elles soient politiques, publicitaires, managériales, etc. C'est une façon récurrente de manipuler les désirs d'émancipation qui animent les individus, de façon à produire sans douleur le conformisme qu'on attend d'eux. C'est cette approche que je propose de ce qu'on appelle maladroitement la servitude volontaire et que je vous résume ici de façon très très succincte. En réalité, lorsque nous nous soumettons volontairement, ce n'est pas par désir d'asservissement, mais par désir ou espoir d'émancipation. Nous espérons que notre docilité ponctuelle nous apportera la liberté désirée.

Alors pourquoi je vous parle de ceci dans cet épisode ? Parce que lorsqu'on est une femme



soucieuse de s'émanciper, lorsqu'on est consciente des limites qu'on a intériorisées et dont on veut sortir, on cherche souvent à savoir quel est le comportement le plus adéquat, le plus libre. C'est d'autant plus le cas que nos comportements peuvent toujours nous paraître empreints des stéréotypes qu'on a conscientisés. Puis-je me maquiller sans trahir ma quête d'émancipation féministe ? Comment dois-je vivre ma maternité sans m'exposer à y revivre les limites qu'ont si souvent vécu les femmes ?

Dans une société patriarcale où l'éducation et la culture sexistes en général ont conditionné nos comportements et nos goûts, s'émanciper, c'est se confronter à des questions qu'on ne se posait pas auparavant. Simone de Beauvoir souligne très justement cette caractéristique de la femme indépendante : elle est divisée.

« Tous les problèmes vivants trouvent dans la mort une solution silencieuse ; **une femme qui s'emploie à vivre est donc plus divisée que celle qui enterre sa volonté et ses désirs** ; mais elle n'acceptera pas qu'on lui offre celle-ci en exemple. C'est seulement en se comparant à l'homme qu'elle s'estimera désavantagée. »

Comment comprendre cette division de la femme soucieuse de liberté ? Une femme qui veut vivre, donc vivre ses désirs, se réaliser comme « sujet » doué de volonté comme peuvent le faire les hommes pour reprendre les termes de Beauvoir, se heurtera en permanence au moule duquel elle veut sortir. et dont elle ne peut prétendre s'abstraire parfaitement. Parce qu'elle en a conscience, elle se heurtera à la part de conformisme qu'elle concèdera, pour pouvoir interagir avec les autres dont elles connaît les clichés et les attentes. C'est ce qui crée ce paradoxe de l'émancipation, qui est qu'elle est incompatible avec une certaine forme de bien-être ou de confort insouciant ! La docilité ne crée aucune division (on désire ce qui est attendu de nous sans avoir conscience du caractère discriminant de ces attentes). Et cette docilité est tout à fait compatible avec une vie agréable. Au contraire, la libération est d'abord libération des illusions. Elle passe donc par la compréhension des injustices et des préjugés qui structurent les rapports de domination socio-économiques. Et cette compréhension bien sûr est douloureuse parce qu'elle m'éclaire sur ce que je vis et parce qu'elle m'ouvre les yeux sur les conditions des autres opprimé·es en général.

Donc une femme libérée n'est jamais absolument libre et elle le sait. Simplement, elle est plus libre que si elle enterrait sa conscience et ses désirs, ce qui malgré tout procure une joie incomparable et est la



condition pour ensuite se dessiner une vie où l'on va s'efforcer de *devenir de plus en plus libre*.

Allons un peu plus loin. Comme la femme est alors divisée entre le conformisme latent avec lequel il faut bien faire et sa volonté de vivre pleinement, elle se confronte à l'incertitude dont je parlais au début de l'épisode. Que puis-je concéder au conformisme sans renoncer à ma liberté ? C'est par exemple une question qui revient souvent autour de l'idée de « féminité ». Nous grandissons en nous inspirant de telle ou telle vision de ce que nous appelons la « féminité », en nous efforçant de jouer notre genre d'une certaine façon pour reprendre la thématique de Judith Butler. Et lorsqu'on a déconstruit ces normes, il nous faut malgré tout continuer d'exister socialement et de nous rapporter aux autres d'une façon qu'il faudra encore jouer socialement, d'une façon ou d'une autre, même dans une vision alternative aux stéréotypes les plus standardisés. Alors à chaque fois, se pose la question de savoir si l'on est en train de souscrire au modèle patriarcal ou non. Donc si on renonce à notre liberté ou non.

Et si l'on ne se la pose pas pour soi-même, la question nous est renvoyée de tous bords ! Des personnes qui se réclament féministes pourront vous dire que vous rejouez le modèle patriarcal en faisant tel ou tel choix. Et d'autres qui s'affirmeront anti-féministes en feront autant pour vous montrer que vous n'êtes pas vraiment libre puisque vous ne faites pas tout comme un homme. Dans les deux cas, on vous sommera de vous identifier à un certain modèle qu'on présentera comme « la femme vraiment libre ». Et cette prescription bien sûr accroît la vulnérabilité et le sentiment d'impuissance, qu'on cherchera à pallier en se conformant à un modèle, donc en obéissant.

Voici pourquoi il me paraît utile d'être vigilantes et de tenir compte du fait qu'en réalité, la recherche de la cohérence parfaite, donc de la conformité à un modèle de liberté est un mode traditionnel d'aliénation. Lorsqu'on veut vivre et devenir de plus en plus libres, rechercher la cohérence parfaite est donc un frein. La vie n'est pas une affaire de cohérence logique, rationnelle, donc absolue, mais de bricolage. Vivre, c'est sous cet angle bricoler avec les circonstances du réel pour y réaliser nos désirs et certaines de nos valeurs, avec et malgré les normes qu'on a déconstruites. Le but de ce bricolage n'est pas la perfection mais la joie qui émane d'une vie qui s'épanouit plutôt que de se réprimer. Et cette joie encourage l'émancipation des autres, bien plus qu'un modèle parfait de femme libre qui n'existe pas et qui serait à proprement parler invivable.



Dans la citation de Simone de Beauvoir d'ailleurs, celle qu'elle appelle la femme libre se sait plus libre que la femme inconsciente des normes restrictives qu'elle a incorporées. Mais elle se sait aussi moins libre que l'homme qui, lui, est acteur du système patriarcal. C'est donc une liberté là aussi relative.

Mais dans la perspective que je vous propose, j'irai jusqu'à dire qu'une conscience des mécanismes d'oppression intègre l'effet aliénant de toutes les injonctions qui sont masquées par des promesses de liberté. Qu'elle intègre donc comme un garde-fou la nécessité de ne pas imposer de modèle uniforme prétendument émancipé. Car tous ces devoirs et ces interdits qu'on adopterait pour être une féministe cohérente ou une vraie femme libre auraient surtout un effet aliénant : ils accroissent notre vulnérabilité et notre inaction. Discerner et assumer l'incohérence nécessaire pour vivre ses désirs, sans recettes, sans modèles, sans certitude, c'est sans doute la condition pour cesser de s'assujettir aux normes.

Alors au lieu de chercher un modèle ou une définition idéaliste de la femme libre, on pourra plutôt nourrir sa conscience et son imagination en se familiarisant avec la pluralité foisonnante des parcours de femmes qui ont concrètement bricolé pour sortir du rôle dans lequel elles auraient pu rester enfermées. Au lieu de se rassurer dans une forme d'orthodoxie féministe, on peut aiguïser son attention et son esprit critique pour bricoler, créer et partager nos différences sans chercher l'uniformité. L'incertitude ouvre une réserve de possibles pour peu qu'on ose vivre.

Remerciements :

Masterisation de l'épisode : Geoffroy Montel

Musique : Macha Gharibian

Prochain épisode : le mercredi 6 janvier 2021